

Le Marché Bonsecours La vocation d'un site

André Patry

Volume 26, Number 105, Winter 1981–1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54478ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Patry, A. (1981). Le Marché Bonsecours : la vocation d'un site. *Vie des arts*, 26(105), 20–22.



MARCEE BONSECOURS.

Le Marché Bonsecours

la vocation d'un site

André Patry

La rue Saint-Paul est l'une des plus intéressantes de Montréal. Bordée de façades anciennes, elle décrit une courbe élégante et sinueuse dont le tracé suit assez fidèlement l'unique sentier qui, au temps de la ville naissante, reliait le fort de Monsieur de Maisonneuve à l'Hôtel-Dieu et à la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours. En 1674, cette piste devient officiellement la quatrième rue de Montréal et reçoit le nom de Saint-Paul. A la fin du 17^e siècle, on y érige, à deux pas de la chapelle et à l'angle de la rue Victor, un établissement destiné aux services administratifs de la colonie. Dans les premières années du 18^e siècle, Charles Le Moyne, premier baron de Longueuil et gouverneur de Montréal en 1724, acquiert cet immeuble de même que les terrains adjacents et y installe un manoir où, à partir de 1749, l'intendant Bigot aura l'habitude de séjourner pendant ses visites à Montréal. Le bâtiment prend alors le nom de Palais de l'Intendance.

Plusieurs années après la conquête britannique, sir John Johnston qui, après avoir combattu l'insurrection américaine, s'était établi au Canada pour y exercer les fonctions de surintendant des affaires indiennes, achète pour 2000 livres sterling les terrains du baron de Longueuil. Il y fait construire une somptueuse résidence en pierre où il mène une existence qui finit par être ruineuse. En 1815, il doit vendre sa propriété. John Molson, qui depuis 1786 exploite dans le faubourg Québec une importante brasserie, s'en porte acquéreur. Ce John Molson dispose déjà d'une fortune considérable. Il rêve de doter sa ville d'adoption — il est né en Angleterre — d'un hôtel moderne et d'un théâtre permanent.

En janvier 1817, on inaugure cet hôtel qui s'appellera le Mansion House. Il s'agit d'un ensemble composé d'un bâtiment principal et de deux ailes formant de petits pavillons qu'une terrasse longue de 144 pieds prolonge jusqu'au bord du Saint-Laurent, à une hauteur d'une trentaine de pieds. A l'intérieur de cet hôtel règne un luxe éblouissant que rehausse une clientèle opulente et souvent étrangère. Ce Mansion House devient rapidement le pivot de la vie sociale et culturelle de Montréal. On y trouve notamment la bibliothèque de la ville et le bureau de poste. Le célèbre Beaver Club y tient ses déjeuners. Du reste, la table et la cave de l'Hôtel sont les plus renommées de Montréal; et les dîners offerts par John Molson se comparent, par la richesse et la qualité des menus, à ceux que l'on donnait à cette époque dans les cours européennes.

En mars 1821, un incendie détruit le Mansion House et toutes ses richesses, y compris les collections de la bibliothèque. Sur les ruines de sa magnifique hôtellerie, Molson fait construire un autre bâtiment tout aussi luxueux, le British

American Hotel, qui reçoit en 1824 ses premiers clients. Parmi ceux-ci figure maintenant la noblesse rurale du Canada français. En effet, lors de leurs séjours à Montréal, les seigneurs descendent nombreux au British American Hotel où les accueille un administrateur expérimenté et fort populaire, Roméo Rasco, dont le nom est toujours vivant dans la mémoire des Montréalais. En 1833, le British American s'écroule dans les flammes qui viennent mettre fin à l'aventure hôtelière de John Molson. Mais un bâtiment adjacent est épargné par le sinistre. C'est le Théâtre Royal.

Cette construction, dont la façade était ornée d'un portique soutenu par des colonnes doriques, avait été érigée en 1825 au coût approximatif de 37 000 dollars. Ce montant avait été recueilli à la suite d'une campagne de souscription dont le versement le plus élevé avait été fait par John Molson lui-même. L'entreprise se révélera peu rentable, malgré les succès remportés pendant ses vingt années de fonctionnement, au nombre desquels se trouvent la soirée de gala du 25 mars 1842 où, en présence de sir Charles Bagot, l'écrivain Charles Dickens joua dans les trois pièces à l'affiche, ainsi que la semaine de l'opéra français présentée, l'année suivante, par une troupe venue de Paris. En 1844, le Théâtre Royal est acheté par la Ville de Montréal qui en ordonne la démolition en vue de la construction du Marché Bonsecours.

Au moment où disparaît le Théâtre Royal, Montréal compte environ 50 000 habitants. La Ville, qui vient de recevoir sa première charte, deviendra bientôt la capitale du Canada. Les autorités municipales considèrent qu'il est maintenant nécessaire de la doter d'un vaste édifice pouvant servir avant tout de marché public. Elles décident d'acquérir à cette fin les terrains longeant le côté sud de la rue Saint-Paul entre la rue Bonsecours et l'actuelle place Jacques-Cartier et comprenant, à l'est, la propriété de la famille Molson et, à l'ouest, un emplacement ayant fait partie de la terre concédée en 1696 à Jean Drapeau dit Laforge.

A la suite d'un concours, l'architecte William Footner est chargé de la préparation des plans du futur bâtiment, dont la pierre angulaire est posée, le 8 août 1845, par le maire James Ferrier, en présence de lord Elgin, gouverneur de la colonie. L'édifice ne sera achevé qu'en 1852. Toutefois, le marché lui-même est inauguré le 4 janvier 1847.

En 1849, à la suite de l'incendie du parlement situé sur la place d'Youville, les députés siègent pendant quelques jours dans une salle du nouveau marché. L'année suivante, au premier étage de l'immeuble, on tient pendant une semaine, au cours du mois d'octobre, la première exposition industrielle et agricole du Canada. Le succès est considérable. Près de 30 000 personnes se présentent à cette foire qui s'accompagne de manifestations nombreuses, dont un spectacle de régates sur le Saint-Laurent, un défilé aux flambeaux et un bal populaire.



2. Le Marché Bonsecours.
Angle du bâtiment.
(Photos Gabor Szilasi)

En 1851, le conseil municipal adopte des plans pour l'aménagement du premier étage du Marché Bonsecours. On y installe, à l'ouest, l'hôtel de ville et ses services et, à l'est, une salle de concert pouvant recevoir environ 4000 personnes debout. Au début de l'année 1852, le conseil municipal tient une première réunion dans ses nouveaux locaux et, quelques semaines plus tard, la salle de concert est louée, pour la première fois, semble-t-il, à un impresario new-yorkais pour la présentation de deux concerts.

En 1855, c'est la tenue au Marché Bonsecours de la deuxième exposition industrielle du Canada, qui coïncide

avec la venue à Québec de La Capricieuse, et, l'année suivante, c'est le grand banquet offert par la Ville, dans la salle de concert, au 39^e Régiment britannique, qui avait combattu en Crimée.

L'année 1874 reste mémorable entre toutes. Pour célébrer avec éclat son quarantième anniversaire, la Société Saint-Jean-Baptiste avait décidé d'organiser, à l'occasion du 24 juin, un grand rassemblement des francophones de l'Amérique du Nord. La veille de la fête nationale, plus de 250 wagons, transportant 18 000 Franco-Américains, arrivent à la gare Bonaventure. Le 24 juin, dès six heures du matin, la foule se réunit au Champ-de-Mars pour la formation d'un défilé auquel prendront part 10 000 personnes et qui durera trois heures. Après la messe solennelle à l'église Notre-Dame, dont la nef et les galeries sont remplies à pleine capacité, les délégués des 90 sociétés présentes tiennent un congrès où sont examinés les problèmes de la francophonie nord-américaine. Le soir, au Marché Bonsecours, près de 1300 convives sont les hôtes des autorités québécoises.

Mais les plus beaux jours du Marché Bonsecours, au 19^e siècle, sont maintenant passés. Quatre ans plus tard, soit le 25 février 1878, le conseil municipal tient une dernière séance dans ses locaux de la rue Saint-Paul. Il déménage, peu après, avec les services administratifs, dans le nouvel hôtel de ville construit sur la rue Notre-Dame, en face du Château de Ramezay. Peu à peu, le Marché Bonsecours retourne à sa vocation initiale: les agriculteurs et les commerçants en prennent pleine possession et l'occupent jusqu'à sa fermeture en 1964. C'est à ce moment que la ville décide de le restaurer et d'y établir quelques-uns de ses services. Ils y sont toujours.

Le Marché Bonsecours est, avec l'église Notre-Dame et le Château de Ramezay, l'un des hauts lieux de l'histoire montréalaise. Malgré les nombreux incendies qui l'ont ravagé — le premier remonte à 1891 et le dernier date de 1976 — le Marché Bonsecours a pu conserver ses lignes sobres, son portique massif que soutiennent de hautes colonnes doriques¹ et son dôme familier. Son léger retrait sur l'alignement des autres constructions de la rue Saint-Paul relève la beauté de sa façade, longue de 152 mètres; et, vu du fleuve dont les abords ont été récemment dégagés, il évoque, avec le clocher de la chapelle avoisinante, le temps où il servait de repère aux navigateurs.

Le site occupé aujourd'hui par le Marché Bonsecours a été, au 19^e siècle, le cœur de la vie communautaire de Montréal, et le bâtiment lui-même, qui a abrité un moment le parlement, puis l'hôtel de ville et la salle des exercices militaires, a été le siège de quelques-unes des manifestations les plus significatives de notre histoire. La Ville l'a rénové en 1964 au coût de deux millions et demi de dollars; elle en a restauré la coupole, il y a cinq ans. Elle y maintient toujours quelques-uns de ses services, dont celui de l'informatique. Mais, consciente de la valeur de ce monument, elle semble disposée à le rendre au grand public.

Depuis une vingtaine d'années, le Vieux Montréal reprend vie. On l'aménage à des fins résidentielles et on l'embellit. Avant la fin du présent siècle, ce quartier sera probablement le plus beau de la ville.

Quand on considère l'histoire de ce coin de la rue Saint-Paul, où se dresse depuis près de 140 ans le magnifique Marché Bonsecours, on ne peut s'empêcher de rêver à un grand projet qui viendrait rehausser et consolider la vocation internationale de Montréal. Cette ville est une sorte de trait d'union culturel entre Paris et New-York. Pourquoi alors ne pas l'insérer dans l'itinéraire des échanges entre ces deux grandes métropoles en affectant le Marché Bonsecours à la confrontation de leurs œuvres?

1. En fait, ces colonnes sont formées d'un noyau portant et d'une chemise en métal de style dorique. — J.B.